

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL 2016 1^{er} trimestre

Bureau de dépôt Bruxelles X

P 301014

Ed. resp. D. Frankignoul, 40 rue de la Charrette - 1200 Bruxelles



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE



FEUILLET N° 120

Centre Albert Marinus

Ethnologie, Patrimoine immatériel, Culture

Conseil d'administration

- Président : Georges Désir
- Vice-Président : Jean-Paul Heerbrant
- Administrateur délégué : Daniel Frankignoul
- Secrétaire général : Marie-Eve Vanmechelen
- Administrateur : Geneviève Vermoelen

Membres

Madame le Notaire Gilberte Raucq, MM. Jean-Marie Duvosquel, Philippe Smits, Jacques Vlasschaert

Membres d'honneur

Jean-Pierre Vanden Branden, Gustave Fischer (†), comte Guy Ruffo de Bonneval de La Fare (†), Roger Lecotté (†), Henri Storck (†)

Personnel du Centre Albert Marinus

- Jean-Paul Heerbrant : historien, coordinateur
- Jean-Marc De Pelsemaeker : animateur, R.P.
- Geneviève Gravensteyn : bibliothécaire

Feuillets du Centre Albert Marinus

Éditeur responsable : Daniel Frankignoul

Rédaction, composition, mise en page : Jean-Paul Heerbrant,
Jean-Marc De Pelsemaeker

Impression : Hayez

Diffusion : 2500 exemplaires

Abonnement : 6 euros par an (4 numéros)

Compte : BE90 3100 6151 2032

Avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques du Ministère de la Communauté française et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale

SOMMAIRE

Invitation au vernissage de notre exposition	4
Notre exposition : <i>Reconstruire!</i>	7
- Visites guidées de l'exposition <i>Reconstruire!</i>	28
- Promenades guidées dans la cité-jardin du Kapelleveld	28
Exposition :	
- <i>Schaamte (Honte)</i> au Musée Dr Guislain de Gand	29
Pages choisies d'Albert Marinus	32

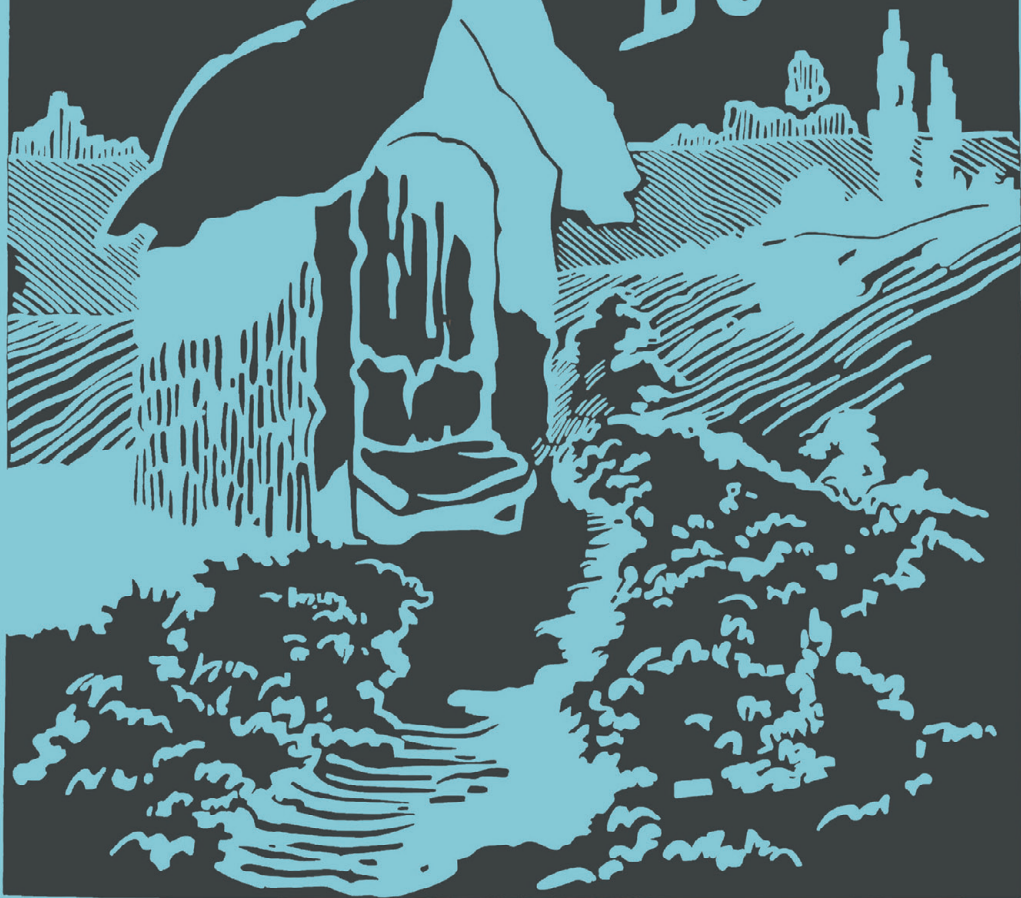
Consultez notre site :
www.albertmarinus.org

ATTENTION

Il est **INDISPENSABLE** d'effectuer votre inscription par téléphone au 02/762-62-14, le seul paiement n'entraînant pas automatiquement celle-ci. En outre, dorénavant, le paiement préalable sur notre compte **BE84 3101 2698 0059** est **OBLIGATOIRE** pour valider votre inscription. Merci de noter que le renouvellement de cotisation ainsi que l'abonnement à la revue (et seulement ces versements-là) doivent se faire sur l'autre compte du Centre Albert Marinus **BE90 3100 6151 2032**.

GITE JARDIN

DU



KAPELEVELD

Olivier Maingain, bourgmestre de Woluwe-Saint-Lambert, chargé de la Culture,
Sandra Ambodi et le service Culture de la commune de Woluwe-Saint-Lambert,
Le conseil d'administration du Centre Albert Marinus,
Jean-Paul Heerbrant et le personnel du Centre Albert Marinus,
Christophe Alix et les professeurs de l'ESA Le 75

ont le plaisir de vous inviter au vernissage de l'exposition

RECONSTRUIRE!

Mercredi 27 avril dès 18h30

Exposition - 28 avril au 12 juin 2016

Mercredi au dimanche - 13h à 17h

La Médiatine Allée Pierre Levie, 1 - 1200 Bruxelles

www.albertmarinus.org - Entrée libre

**AVEC LE SOUTIEN DE LA FONDATION CIVA STICHTING,
DE VISITBRUSSELS, DE LA RÉGION BRUXELLES - CAPITALE
ET DE NOS PARTENAIRES :**





Notre exposition : *Reconstruire!*

L'habitat social en Belgique au XIX^e siècle

La révolution industrielle du début du XIX^e siècle entraîne le développement de nouveaux moyens de production (machines à vapeur, à filer, à tisser...) et la concentration de prolétariat autour des zones industrielles. La migration de milliers de personnes vers les villes va engendrer de sévères problèmes de logement tout au long du siècle. La spéculation effrénée qui accompagne ce phénomène de déplacement de populations a pour conséquence l'augmentation de la densité de l'habitat, l'usage de matériaux de moindre valeur dans la construction et l'entassement des personnes dans des espaces réduits. Comme le signale un rapport du Collège des échevins de Gand en 1868, il n'est pas "rare de voir une centaine de personnes logées dans une maison de dimensions moyennes".

Certes, quelques industriels éclairés créent des cités ouvrières. Parmi celles-ci, se trouve la cité du Grand-Hornu ou celle de Bois-du-Luc mais ces initiatives sont trop rares. La crainte des épidémies (le choléra sévit à plusieurs reprises durant le siècle) à laquelle s'ajoutent les inquiétudes suscitées par les troubles sociaux (ceux de 1847-48 notamment) et la préoccupation de la situation morale des classes les moins favorisées (alcoolisme, prostitution, naissances illégitimes...) engendrent de multiples enquêtes sur la condition ouvrière. Tant au niveau national qu'à l'échelon des villes, on se penche désormais sur l'état des logements. Les congrès d'hygiène qui se réunissent en 1851 et 1852 proposent d'autoriser les organisations d'assistance à investir des fonds dans la construction d'habitations. Presque toutes les mesures qui seront prises ensuite dérivent des avis donnés par ces congrès : démolition des logements insalubres, création de plans d'aménagement décent, accessibilité de la propriété immobilière aux ouvriers. Néanmoins, la portée de ces recommandations sera minime : en trente ans (de 1859 à 1889), 790 logements ouvriers seront construits sous l'impulsion des organismes d'assistance. Ce résultat parle de lui-même.

En 1889, après de nouvelles enquêtes, une loi sur les logements est votée à l'initiative du ministre Auguste Beernaert. Celle-ci impose la création de comités de patronage pour le logement ouvrier dans chaque arrondissement, oblige la Caisse générale d'épargne et de retraite à intervenir dans le financement des habitations ouvrières et établit une série d'allègements fiscaux destinée à en faciliter la construction. Ces mesures vont donner une impulsion considérable à la réalisation de logements familiaux. Ainsi, pour la période 1892-1900, plus de 60.000 demandes sont agréées. Cet élan ne sera que partiel car seuls les ouvriers qualifiés auront accès à la propriété grâce à cette initiative.

Page de gauche : Antoine Pompe, Maisons jumelées, Kapelleveld., (Photo : J-M DP)

Pages suivantes : Dégâts causés par des bombardements, Photos anonymes, 1914-1918. (Cegesoma, Collection Michel De Bremaecker)



CYCLE

LE CAFÉ DU SALON
MÊME PLACE N° 89
GRAND CAFE CENTRAL

*Café transformé
au n° 89
1918*



Une enquête de 1897 révèle en effet que 34% des familles ouvrières de l'agglomération bruxelloise (et plus de 49% à Bruxelles-Ville) en sont toujours réduites à loger dans une seule chambre. Étrangement, l'arrivée du Parti ouvrier belge sur la scène politique ne change rien à la situation. Défendant principalement des revendications d'ordre salarial, le P.O.B. plaide seulement le fait que tout un chacun a le droit d'être logé convenablement. Aux yeux des autres formations par contre, le logement décent est d'avantage considéré comme un privilège accordé aux travailleurs les plus méritants. Quoi qu'il en soit, le problème des mauvaises conditions d'habitation est loin d'être résolu à la veille de la Première Guerre mondiale.

Le concept de la cité-jardin

A la fin du XIX^e siècle, la ville ne jouit plus d'une très bonne réputation auprès des artistes et des intellectuels. Face à un environnement pollué, chaotique, industriel, des mouvements comme l'Impressionnisme, les *Arts and Crafts* mettent l'accent sur la nature et la valeur de l'artisanat. Dans notre pays, Emile Claus et ses compositions pastorales, Emile Verhaeren et ses *Villes tentaculaires*, Emile Vandervelde dans *L'Exode rural et le retour aux champs*, témoignent aussi de cette attitude anti-urbaine. Suivant un mot célèbre, Alphonse Allais pense au même moment qu'il faudrait "construire les villes à la campagne car l'air y est plus pur".

La boutade est moins farfelue qu'il n'y paraît. Car plusieurs théoriciens anglais mettent l'idée de la cité-jardin à l'ordre du jour. Ebenezer Howard (1850-1928) publie en 1898 son ouvrage fondateur *To-morrow : a Peaceful Path to Real Reform* dans lequel il défend l'idée que les grandes villes doivent être décongestionnées. Afin de juguler une croissance urbaine incontrôlée et d'éviter la désagrégation du lien social, les "cités tentaculaires" doivent être entourées d'agglomérations de 30.000 habitants situées au milieu de zones agricoles. Celles-ci seraient composées d'un habitat peu dense. On y vivrait au sein de la verdure dans des maisons individuelles. Des équipements destinés à la culture, au commerce et à l'administration faciliteraient le quotidien et un chemin de fer relierait les agglomérations entre elles ainsi qu'à l'unité centrale. La première cité-jardin voit le jour en 1906 selon ces principes, il s'agit de Letchworth (Hertfordshire, Angleterre).

Raymond Unwin (1863-1940), architecte de renom, développe encore l'idée dans son *Town Planning in Practice. An Introduction to an Art of Designing Cities and Suburbs* (1911). Sur le plan urbanistique, l'auteur défend l'existence de perspectives fermées (les artères ne peuvent être rectilignes). Les rues sinueuses forment un réseau, elles s'élargissent en places, se terminent en culs-de-sac, aboutissent sur des jardins communs. Elles ne sont pas forcément conçues comme des voies d'accès mais agissent plus comme des zones de contact pour les habitants riverains. La bande de circulation elle-même est volontiers étroite, laissant le plus de place possible aux jardinets et aux trottoirs. La communication est encore renforcée par l'existence de venelles qui serpentent à l'intérieur des îlots et amènent à des espaces réservés aux piétons. Quant aux maisons, elles doivent être

implantées de telle sorte que le living soit orienté au sud ou à l'ouest. Pour Unwin, il existe une autre donnée fondamentale : la cité-jardin doit être le lieu d'une vie communautaire de type coopératif. L'organisation spatiale décrite exprime autant que possible la participation associative. En conséquence, chaque groupe d'habitations devra être doté d'équipements collectifs comme une bibliothèque, une salle de jeux, un lavoir, un local de réunion, une école, une maison d'accueil pour les visiteurs et -pourquoi pas?- une cuisine et une salle à manger collectives.

Certains iront plus loin encore en imaginant que dans la cité-jardin idéale, le terrain resterait propriété collective "éternellement". C'est par exemple le point de vue de Raymond Moenaert, architecte bruxellois, qui préconise l'existence de pelouses communes où s'ébattraient les enfants bien à l'abri du trafic.

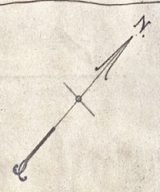
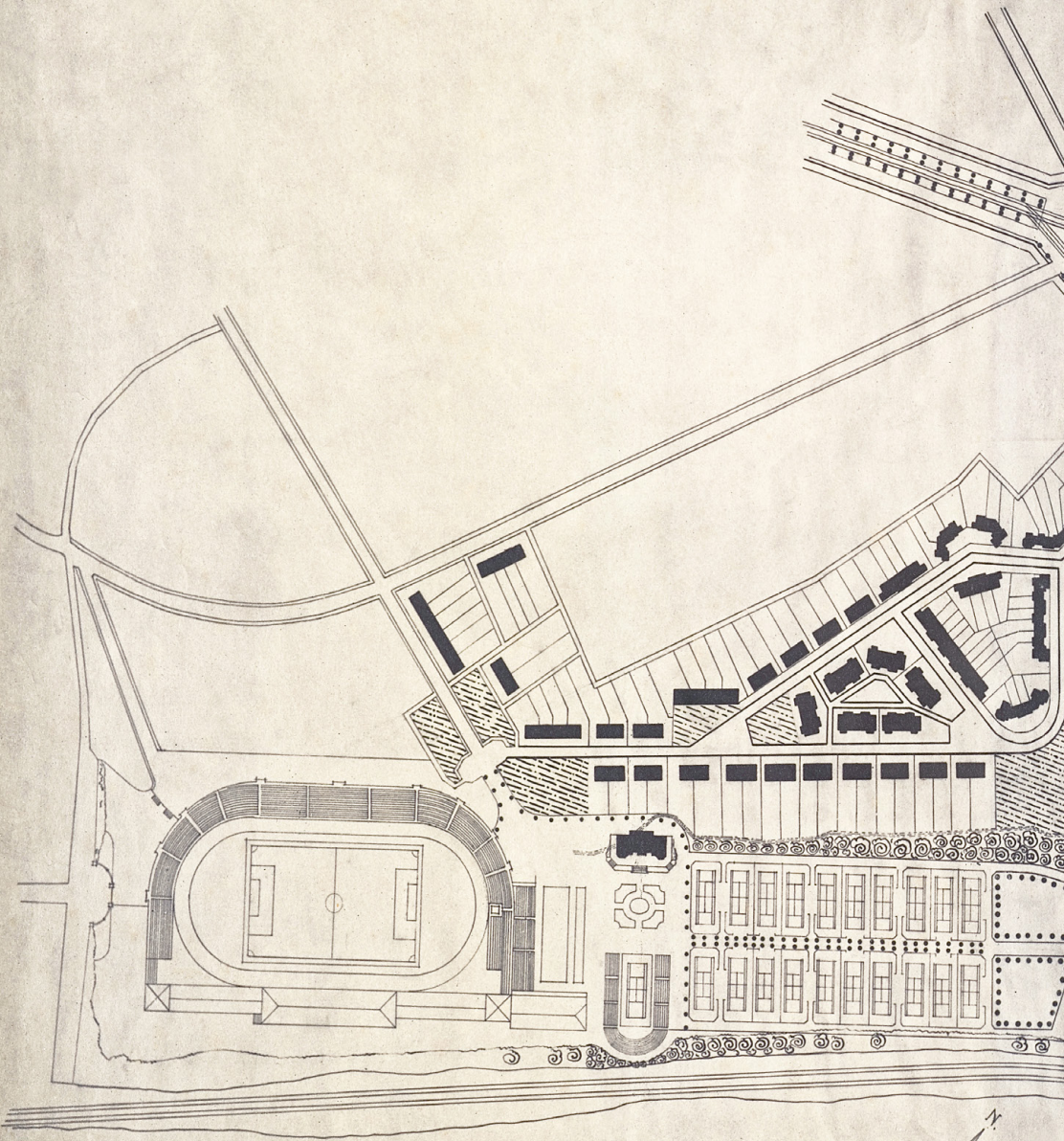
D'abord défendu dans les pays anglo-saxons, le concept de la cité-jardin va s'étendre au reste de l'Europe. La Première Guerre mondiale en retardera la réalisation.

La Première Guerre mondiale

L'avancée des troupes allemandes en août 1914 s'accompagne de la destruction systématique de plusieurs villes belges parmi les plus remarquables. Dinant, Louvain, Aerschot, Termonde, entre autres, ne sont plus que ruines. Ypres qui marque la nouvelle ligne du front va suivre le même chemin. Certains villages aussi sont ravagés lors de l'invasion. La brutalité gratuite et la violence des armées teutonnes choquent d'ailleurs profondément l'opinion publique internationale.

Devant les dévastations qui s'abattent sur notre pays, le gouvernement belge en exil au Havre n'hésite pas à prendre des mesures. Ainsi, la loi du 25 août 1915 stipule que "les communes sur les territoires desquelles des constructions publiques ou privées ont été détruites par suite de faits de guerre sont tenues d'établir des plans généraux d'aménagement destinés à servir de base aux autorisations de construire ou de reconstruire, à délivrer par le collège communal". Les permis de bâtir des communes concernées devront dorénavant être approuvés par le ministre de travaux publics. Cette législation ne manque pas de frapper les esprits, elle marque la première intervention du pouvoir central auprès des villes en matière d'urbanisme et affirme la nécessité d'une politique globale et cohérente d'aménagement des espaces urbains.

Quoiqu'il en soit, l'occupation qui s'éternise sur plus de quatre années est très dure. Le problème majeur est celui de l'approvisionnement en denrées alimentaires. L'agriculture et l'industrie sont assujetties aux diktats des Allemands et les importations sont pratiquement à l'arrêt. Les rouages de l'économie sont entièrement mis au service de la machine de guerre ennemie, ce qui désorganise complètement la production et entraîne le chômage de milliers de personnes. En 1916, les Allemands mettent en place le service de travail obligatoire pour tous les hommes sans emploi de 14 à 60 ans. Ultérieurement, les femmes seront également mises à contribution. Si la population belge oppose peu de résistance armée, elle fait merveille dans le renseignement et l'espionnage. Des





REPRODUCED FROM
THE ARCHITECTURAL
DRAWINGS OF
THE ARCHITECT

jeunes hommes tentent de fuir le pays pour rejoindre le front. Pour les en empêcher, les Allemands ferment la frontière néerlandaise en construisant une clôture sous tension qui fera de nombreuses victimes. Ironie suprême, les occupants ne craignent pas d'organiser un grand colloque sur la sauvegarde des monuments en 1915 avec participation de représentants allemands, autrichiens et suisses!

Lorsque les canons se taisent en novembre 1918, plus de 100.000 habitations sont détruites, en tout ou en partie. Ce chiffre doit être majoré car il faut tenir compte de l'arrêt pratiquement total de la construction durant les années du conflit. Au total, la pénurie se monte à 200.000 logements, si l'on prend en considération la situation de l'avant-guerre qui était déjà plus que déplorable sur le plan du logement populaire.

Reconstruire

Dès la seconde année de guerre, se met en place une réflexion sur la reconstruction. Certes les armes parlent toujours mais elles n'empêchent pas certains architectes et urbanistes de plancher sur le sujet. Une exposition et un grand colloque sur la reconstruction sont organisés à Londres en 1915 et à Paris l'année suivante. Les projets de Coomans, architecte et ingénieur communal d'Ypres, pour la reconstruction de sa ville y remportent le premier prix des envois faits par la Belgique. De nombreux artistes, théoriciens et architectes séjournent à l'étranger: Des groupes d'études se forment à Londres, à Paris et dans les villes des Pays-Bas afin de récolter la documentation la plus large possible sur le tracé des villes et d'élaborer la base théorique nécessaire aux institutions chargées de gérer la reconstruction à la fin du conflit. Parmi ces groupes, on peut citer à Amsterdam, le Comité néerlandais-belge d'Art civique où siègent entre autres Louis Van der Swaelmen et Huib Hoste, à Londres, le *Belgian Town Planning Committee* et à Paris, la Commission d'étude franco-belge. En Belgique occupée, on ne reste pas inactif : à partir de 1917, l'Union des Villes et Communes organise des concours pour cités-jardins à Couillet, Willebroek ou Jemappes. Les initiatives sont donc nombreuses mais il est encore trop tôt pour les réalisations.

A l'arrêt des hostilités, il faut se mettre au travail sans tarder. Mais les questions sont nombreuses. Ainsi, que convient-il de faire en ce qui concerne les villes historiques dévastées? Faut-il reconstruire les centres à l'identique, c'est-à-dire comme avant ? Faut-il adapter les voiries? Faut-il rebâtir dans un style historiciste ("à la manière de") ou suivre une option résolument moderne ? En règle générale, les cités belges choisissent la voie la plus consensuelle et optent pour des bâtiments réalisés dans des styles historiques (gothique, baroque, classique) sans craindre toutefois de les interpréter. Les villes de Louvain, Ypres ou Dinant en constituent de bons exemples de ce choix.

Un autre problème de taille attend la réponse des autorités. Le conflit a empêché de moderniser et de renouveler l'habitat ouvrier et la carence est devenue dramatique. Devant l'urgence de la situation, le gouvernement décide de mettre à la disposition des sans-abris des logements préfabriqués, en bois, destinés à être démolis dans les plus

brefs délais. L'opération est un fiasco car elle ne fournit que 11.000 logements d'urgence. L'acheminement des matériaux depuis les Pays-Bas est chaotique, la distribution se fait en fonction du copinage, le coût de ces maisons atteint 14.000 francs alors que le prix moyen d'un logement social est d'environ 20.000 francs.

En octobre 1919, est créée la Société nationale des Habitations à bon marché. Son rôle est de prêter aux sociétés locales de construction des fonds à faible taux (2,75%) et sur longue durée (66 ans). Même si les cent millions mis à la disposition de la société sont nettement insuffisants pour rebâtir l'ensemble des habitations détruites -il en aurait fallu douze fois plus au moins-, la mesure est jugée salutaire et favorable à la création de sociétés coopératives de locataires. Afin d'offrir un toit à une vaste population en attente, les architectes se trouvent devant deux possibilités : le bloc de logements communs et la cité-jardin. Cette dernière option remporte nettement leurs suffrages. La cité-jardin se rapproche en effet par association formelle du faubourg verdoyant des classes aisées. Elle devient donc le symbole de l'émancipation des travailleurs alors que le bloc d'habitations évoque l'image des casernes locatives du XIX^e siècle.

La "ceinture rouge" autour de Bruxelles

Les cités-jardins bruxelloises appartiennent désormais au paysage urbain et à notre univers mental. Leur aspect bien sage et leur rapport à la nature nous semblent incontestables. Qui pourrait croire qu'elles ont été qualifiées de subversives au moment de leur construction? Les équipements collectifs et l'idéal de vie communautaire dont elles sont porteuses en ont effrayé plus d'un. On l'oublie trop souvent mais quelques années seulement séparent leur création de la Révolution russe dont le spectre épouvante la bourgeoisie européenne. Or la cité-jardin remporte un indéniable succès. Aussi à partir de 1923, pour mettre un frein à ces nids d'idées contestataires et à la création d'une ceinture rouge autour de Bruxelles, les autorités vont rendre beaucoup plus difficiles les conditions d'agrément pour les sociétés coopératives de locataires.

Chronologiquement, La Roue (Anderlecht) est la première cité-jardin bruxelloise. Elle s'élève à partir de 1920. Sa construction est décidée avant la Première Guerre mondiale mais les travaux sont interrompus par le conflit. L'urbaniste Louis Van der Swaelen et l'architecte Jean-Jules Eggericx en sont les concepteurs. Au total, 688 maisons reprenant près d'une soixantaine de modèles sont construites. Le chantier, comme souvent dans le cas des cités-jardins, constitue un véritable champ d'expérimentation tant pour les techniques que pour les matériaux. La cité s'articule autour d'un vaste espace vert, la Plaine des Loisirs, lieu de rencontre et de jeux, sur une partie duquel sera construite une école communale. Les noms de rue évoquent le long combat des travailleurs pour l'émancipation : rue des Huit Heures, des Droits de l'Homme, de la Solidarité.

Mais les cités-jardins les plus célèbres et les plus emblématiques sont bien sûr Le Logis et Floréal situées à Watermael-Boisfort. *Le Soir* du 29 avril 1922 relève avec justesse que "les sociétés coopératives de locataires se constituent habituellement parmi des groupes





de personnes présentant entre elles certaines affinités d'ordre professionnel, corporatif ou autre". Cette assertion est tout-à-fait exacte en ce qui concerne Le Logis et Floréal. La première est le fait de coopérateurs majoritairement employés de la Caisse générale d'Épargne et de Retraite, la seconde est fondée par les ouvriers typographes du journal *Le Peuple*. Les noms n'ont pas été choisis au hasard. Le Logis renvoie à la fonction protectrice de la maison où il fait bon vivre. Floréal, repris au calendrier républicain, évoque le monde végétal et la nature, données fondamentales de la cité-jardin. Le même tandem qu'à Anderlecht (Van der Swaelmen-Eggericx) est responsable des deux entités. Au total (les travaux se poursuivront jusqu'en 1951), seront construits au Logis 726 maisons unifamiliales, 164 appartements, 9 magasins, 3 jardins d'enfants et un centre social. La majorité des habitations de Floréal est édifiée entre 1922 et 1930 mais de nouvelles constructions sont ajoutées en 1949, en 1956 et en 1965. Au total, pour Floréal, 653 logements ont été construits, dont 350 maisons unifamiliales.

On pourrait encore évoquer la petite cité Van Lindt d'Auderghem (architectes : Vanderslagmolen, Bragard et de Ligne), la Cité Moderne de Berchem-Sainte-Agathe (architecte : Victor Bourgeois), la cité Terdel de Shaerbeek (architectes : Henri Jacobs et Charles Roulet), le *Tuinbouw* d'Evere (architecte : Jean-Jules Eggericx), la cité du Homborch à Uccle (architecte : Fernand Bodson). Toutes sont intéressantes, toutes méritent que l'on s'y arrête. Elles constituent une étape dans l'art de construire de notre pays. Cette belle aventure n'aura duré qu'une décennie. En 1930 en effet, au Congrès international d'Architecture moderne qui se tient à Bruxelles, la plupart de modernistes (Le Corbusier en tête) défendent la formule de l'habitat en hauteur dans un environnement arboré comme solution au problème du logement social.

La Ville de Berlin a fait entrer en 2008 au patrimoine mondial de l'Unesco six de ses cités ouvrières réalisées par des grands noms de l'architecture (Bruno Taut et Martin Wagner entre autres). Qu'attend Bruxelles pour faire de même ?

La cité-jardin du Kapelleveld

En août 1922, se constitue la Société coopérative de location de la cité-jardin du Kapelleveld. Comme toutes les autres cités-jardins, elle tient son capital de l'État (via la Société nationale des Habitations à bon Marché), de la Province et de quelque 300 locataires-coopérateurs. Si le premier souscripteur est sans surprise Emile Vinck, sénateur socialiste très engagé dans la reconstruction du pays, ses fondateurs sont Hector Evrard de la Banque Nationale, Louis Van Biervliet, Jean Ranieri, attaché à l'administration de l'hygiène et Victor Staquet, sous-chef de bureau au Ministère des Sciences et Arts. Ce dernier se charge du suivi des travaux. Le choix du site s'est fixé sur le plateau du Kapelleveld à Woluwe-Saint-Lambert parce que le lieu est inhabité et que les terrains y sont peu chers.

Louis Van der Swaelmen, urbaniste-paysagiste, est chargé de l'aménagement général. Quatre architectes fournissent les plans des habitations aux lignes très reconnaissables :

ce sont Antoine Pompe, Huib Hoste, Paul Rubbers et Jean-François Hoeben. Ensemble, ils conçoivent plus de quatre cents maisons et dix immeubles de commerce. Les travaux durent jusqu'en 1926.

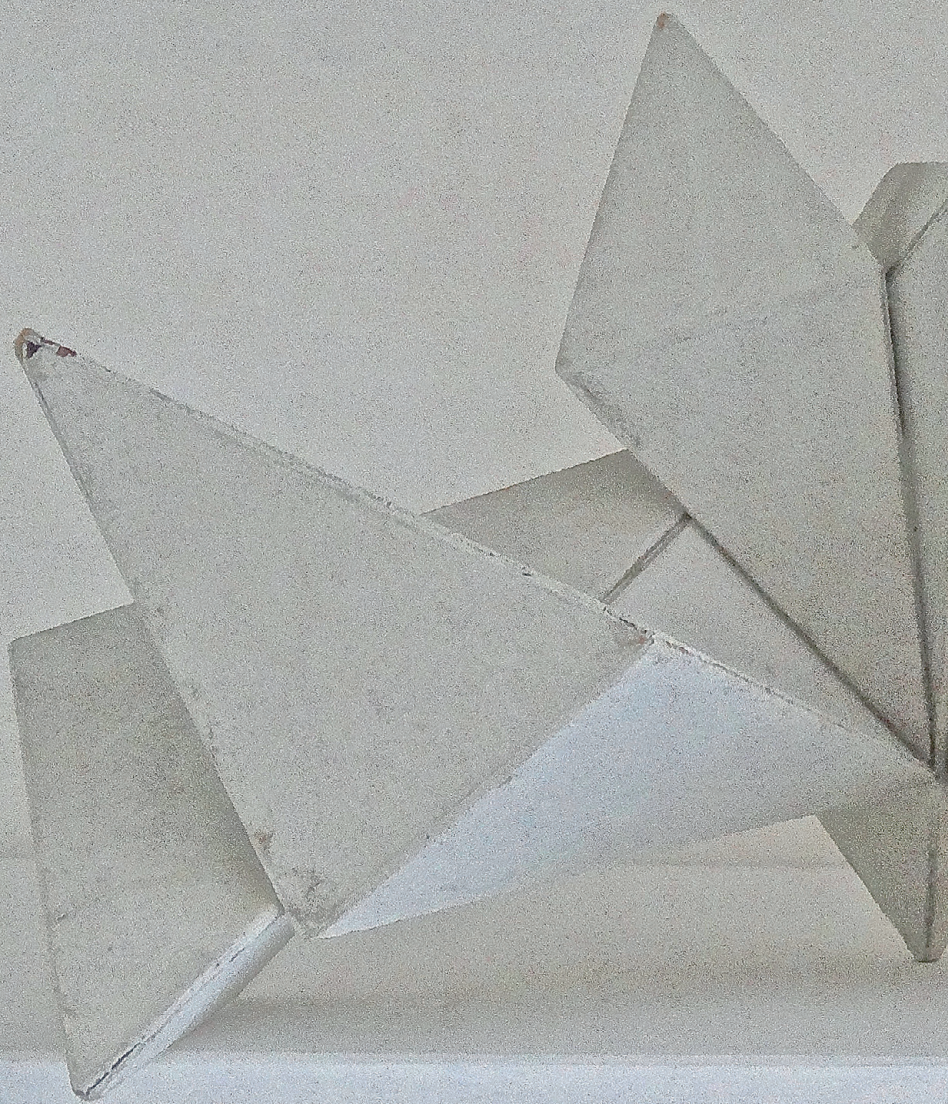
Le bâti de Kapelleveld s'adapte parfaitement à la topographie du terrain et met l'accent sur les espaces verts (jardinets situés à l'avant des maisons, jardins plus vastes de l'arrière, artères arborées, places...). Ceux-ci sont d'ailleurs un peu plus étendus qu'ailleurs, les habitations étant -à la demande des autorités communales- destinées aux employés et à la classe moyenne (fonctionnaires, employés, artisans d'art, comptables, officiers...). Aussi, le nombre de maisons à l'hectare ne dépasse pas les douze. Le plan de la cité contrevient, comme souvent sur le continent, aux préceptes des théoriciens anglais car les artères principales sont rectilignes et non tortueuses. Ce n'est pas le cas des voies secondaires dont le tracé est brisé par un angle ou franchement sinueux. En dehors de cela, la diversification des parties provient des styles différents des architectes. Huib Hoste -par exemple- ne craint pas d'utiliser le langage moderniste pour ses constructions. Leur caractère "exotique", ou tout au moins résolument différent, ne manque pas de surprendre les habitants des alentours qui donnent à l'endroit le surnom de "Maroc". Au total, la cité constitue un champ d'expérimentation important où se confrontent des techniques mais aussi des conceptions architecturales fort différentes.

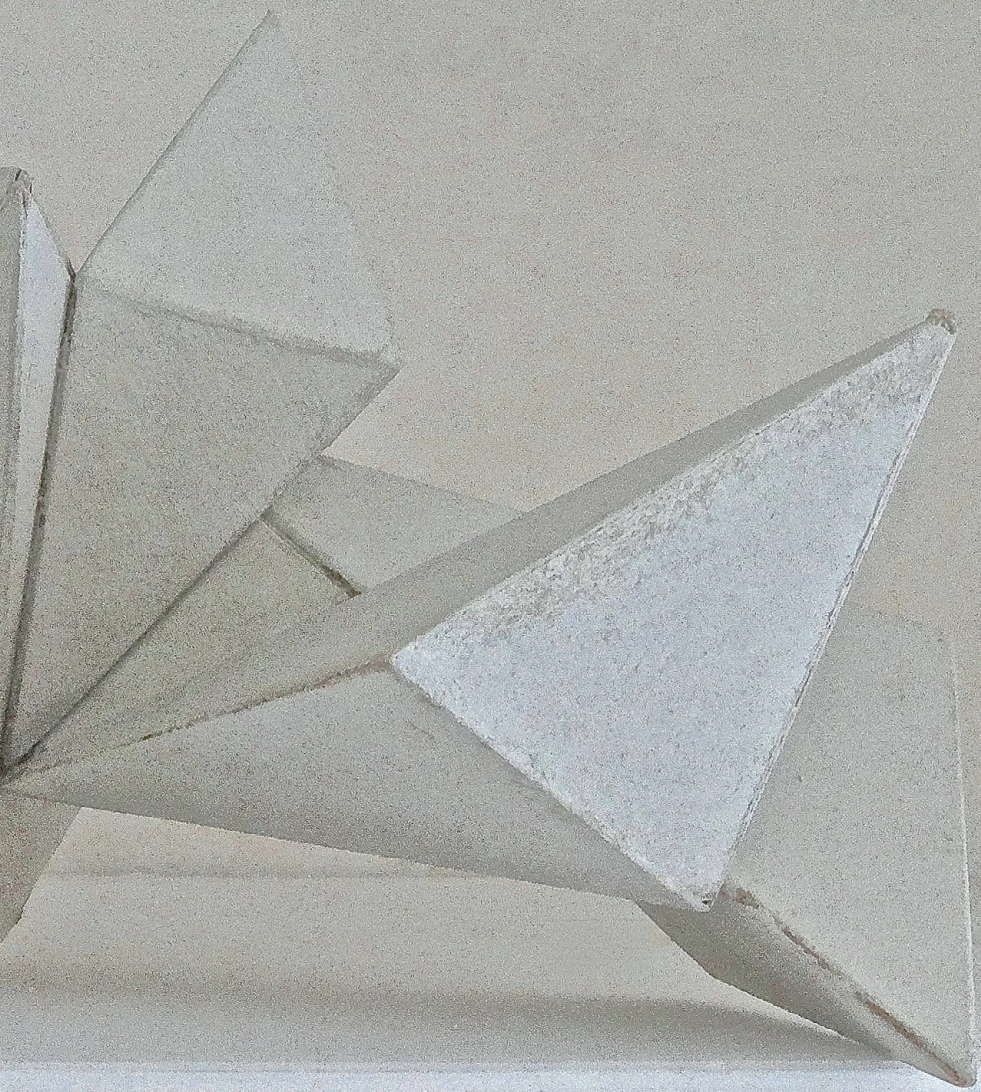
Même si la réalisation est incomplète (les plans de Hoste pour des constructions de hauteur moyenne et des immeubles à appartements ne seront pas réalisés), Kapelleveld se présente comme un modèle exemplaire et plein d'enseignement de cité-jardin. Ce quartier de Woluwe-Saint-Lambert est aujourd'hui encore un lieu de vie combinant un habitat social remarquable avec des espaces verts de qualité.

Une société coopérative dans une commune catholique...

Si le projet présente dès le début une garantie de sérieux, il n'est pas moins regardé d'un oeil fort suspicieux par les autorités communales. Louis Vander Swaelmen rapporte en effet la remarque fort aigre du bourgmestre Edmond Lambert : "Je veux des villas et non des corons dans ma commune". Certes l'architecture des habitations est en total contraste avec les maisons bourgeoises et les hôtels de maître, les gentilhommières et les fermes qui peuplent alors Woluwe-Saint-Lambert. Mais le concept même de cité-jardin s'accompagne d'idéaux de vie communautaire qui déplaisent à l'*establishment* catholique. Pour faire obstacle au projet, la commune n'hésite pas à s'adresser au roi afin de contrer l'arrêté de la Députation permanente ayant autorisé la création de la société de Kapelleveld. La manoeuvre fait long feu.

Alors que la construction de la cité n'est pas achevée, les assomptionnistes y fondent la paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption et marquent le coup en organisant une procession qui parcourt les rue le 6 juin 1925. A leur initiative, une école de filles est créée la même année suivie en 1926 par une école de garçons. L'église provisoire en bois, réduite en cendres en 1929, est remplacée par un nouvel oratoire en 1935. L'école des





filles abrite les activités du cercle des familles chrétiennes et sa salle des fêtes accueille conférences et pièces de théâtre jouées par les Compagnons de saint Genest. Réticente au début face au phénomène de la cité-jardin, l'opinion catholique fait volte-face. Elle finit par reconnaître les avantages du phénomène. Pour le coup, *La Nation belge* (organe de la bourgeoisie catholique conservatrice) se fait lyrique : " Avec des badigeons sans uniformité, des boiseries colorées, beaucoup de verdure et des habitants de bonne humeur; Chapelle-aux-Champs sera la plus aimable de cités nouvelles du pays. Et comment ne pas être aimable avec ce nom frais, naïf, simple et joyeux! Un nom qui fleure bon le pois de senteur, un nom en sabots blancs et en chapeau bergère". Cette influence catholique est également perceptible à travers la littérature. Si le vécu quotidien des habitants est peu connu, les ouvrages de Jean Libert en donnent certaines clefs. Son roman *Capelle-aux-Champs*, par exemple nous livre ses souvenirs d'adolescent. Sans être catholique, l'auteur fréquente des jeunes gens de son âge qui appartiennent à des familles croyantes fort actives sur le plan de la foi. Fasciné par leur ascendant, il les suit dans la meute scout et fait l'expérience d'une vie en communauté, qui se veut fort éloignée du collectivisme socialiste et de l'individualisme libéral. Ce groupe de jeunes gens grandit sous l'influence du père Bonaventure Feuillien qui vit au couvent tout proche du Chant d'Oiseaux. Au milieu des années 1930, le franciscain qui est aussi graveur réunira autour de lui quelques jeunes artistes comme les écrivains Jean Libert, Franz Weyergans, le dessinateur Georges Remi (alias Hergé) et son épouse. L'avenir ne contredira pas cet engagement. Au milieu des années 1970, l'UCL installe sa faculté de médecine juste à côté de Kapelleveld et construit un centre oecuménique à l'avenue de l'Assomption, maintenant ainsi une action et une présence spirituelles actives.

Les intervenants

Louis Van der Swaelmen (1883-1929) se forme auprès de son père, architecte-paysagiste. En 1905, il prend part à l'organisation de l'Exposition Universelle de Liège pour laquelle il conçoit les espaces verts et organise l'implantation des pavillons. Il s'engage dans la défense des monuments et sites et fonde en 1909 la Ligue des Amis de la Forêt de Soignes. Le séjour qu'il fait aux Pays-Bas durant la Première Guerre mondiale est déterminant pour la suite de la carrière. Il donne de multiples conférences et publie en 1916 un traité d'urbanisme, dans lequel il défend l'idée de la cité-jardin et les fondements de la pensée moderniste. Surtout, il crée le Comité d'Art civique avec Hendrik Berlage et Huib Hoste destiné à jeter les bases d'une réflexion sur la reconstruction de la Belgique.

De retour dans notre pays après l'armistice, il fonde la Société des Urbanistes en Belgique dont il assure la présidence jusqu'en 1927 et lance la revue moderniste *La cité*. Entre 1922 et son décès, il participe à la création des cités-jardins Le Logis-Floréal à Watermael-Boisfort, La Cité Moderne à Berchem-Saint-Agathe, Kapelleveld,

Klein Rusland à Zelzate. En 1927, il devient professeur à l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs de La Cambre où il enseigne l'urbanisme et l'architecture du paysage.

Huibrecht Hoste (1881-1957) est l'un des architectes les plus remarquables de l'avant-garde belge. Après une enfance brugeoise dans un milieu traditionnaliste francophone très catholique, il effectue des études à l'Académie de sa ville natale et à l'université de Gand. Avant la Première Guerre mondiale, il mène à bien plus de 33 projets qui sont autant des rénovations que des créations personnelles. Celles-ci s'inscrivent encore dans la tradition néogothique. Durant son exil aux Pays-Bas, il approfondit ses connaissances en matière d'architecture contemporaine, entre en contact avec Louis Van der Swaelmen mais aussi avec le mouvement *De Stijl*. Il étudie également les réalisations de l'École d'Amsterdam. Très actif dans l'étude des différents aspects liés à la reconstruction, il se familiarise avec les différentes caractéristiques du modernisme. L'entre-deux-guerres lui permet de donner sa pleine mesure. Membre de plusieurs institutions impliquées dans le renouveau du pays, il n'en continue pas moins de mener à bien ses projets personnels. Défendant l'idée que le logement populaire est le moyen de réaliser les nouvelles conceptions esthétiques, il considère que les cités-jardins sont porteuses d'une signification symbolique importante. Elles doivent témoigner de l'élévation de la classe ouvrière et pour ce faire, doivent offrir des équipements collectifs. Également attentif aux côtés techniques de son métier, il s'intéresse à la rationalisation et à la standardisation de la construction et à l'usage du béton. Initiateur de la revue *Opbouwen*, il devient enseignant à l'Institut supérieur d'Architecture et des Arts décoratifs (La Cambre). Bénéficiant d'une renommée internationale, il participe à la création des Congrès internationaux d'Architecture (1927) où il rencontre Le Corbusier. Tout en continuant de réaliser des maisons particulières, Huib Hoste ne néglige pas des projets plus vastes comme l'aménagement de la rive gauche de l'Escaut à Anvers (1933) ou celui concernant le quartier de la gare dans la périphérie de Bruges (1937). Ses archives se trouvent désormais à la KUL.

Antoine Pompe (1873-1980) étudie le dessin à Bruxelles puis en Allemagne. Il effectue ensuite des stages chez des maîtres ferronniers et des fondeurs avant de travailler chez les architectes Delpy et Hobé. Il réalise en 1910 -il a alors 37 ans- sa première oeuvre personnelle, la clinique du docteur Van Neck. Coup d'essai, coup de maître. Le bâtiment se signale par sa grande modernité, son caractère rationaliste, l'attention accordée au détail et le mélange entre artisanat et produits industriels. Outre sa carrière d'architecte, il ne néglige pas son travail de pédagogue. Il enseigne diverses matières dont l'architecture, le dessin technique ou le travail du bois, d'abord à l'École de Dessin et des Arts décoratifs d'Etterbeek, à l'École des Arts industriels et décoratifs d'Ixelles et à l'Institut supérieur d'Architecture et Arts décoratifs (La Cambre). Mais il s'engage aussi dans le mouvement de construction de cités-jardins et participe ainsi à l'édification de plusieurs de celles-ci : Batavia à Roulers, Hautrage-Nord et Kapelleveld à Woluwe-Saint-Lambert. Dans l'entre-deux-guerres, il réalise aussi de nombreuses maisons particulières dont les



15. WOLUWE-St-LAMB



ERT-KAPELLEVELD — Avenue du Site



plans sont très inventifs tout en restant pratiques et fonctionnels, des immeubles de commerce ou des usines. En 1937, il bâtit sa maison personnelle qui se trouve toujours à la rue du Châtelain (n°47, Ixelles). Après la Seconde Guerre mondiale, il participe à plusieurs concours pour la reconstruction de villes sinistrées. Ses archives sont conservées aux Archives d'Architecture moderne.

Paul Rubbers (1900-1985) effectue ses études à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles avant de devenir stagiaire chez Antoine Pompe et Fernand Bodson. Très engagé dans le mouvement moderniste, il réalise des maisons unifamiliales tant dans le cadre de cités-jardins (entre 1919 et 1926) que dans celui de lotissements résidentiels. Il participe à plusieurs expositions et salons qui témoignent de l'esprit d'avant-garde comme par exemple l'Exposition internationale des Arts décoratifs de Paris (1925). Il travaille un temps en tandem avec l'architecte hollandais Frans Van Der Drift et présente avec celui-ci un projet pour une cité-jardin à Schaerbeek qui ne sera pas réalisée. Néanmoins, sa réussite esthétique et l'attention apportée aux techniques de standardisation valent aux auteurs maints éloges. Pour ses réalisations de Kapelleveld, Rubbers adopte tantôt le style cubique et géométrique de Huib Hoste tantôt l'approche moderniste plus nuancée d'Antoine Pompe. La suite de sa carrière le voit construire des pavillons et des villas mais aussi des immeubles à appartements. Il fournit également à plusieurs reprises des projets de lotissement. Ses archives sont conservées aux Archives d'Architecture moderne.

Jean-François Hoeben (1896-1968) est surtout connu pour ses participations aux cités-jardins de Kapelleveld et de Moortebeek à Anderlecht pour laquelle il travaille avec Joseph Diongre, René Bragard et Fernand Brunfaut (entre autres). Fidèle au style moderniste, il réalise en 1924 la maison du sculpteur Maurice Xhrouet à la rue Robert Scott (n°45, Uccle), participe aux Expositions internationales d'Anvers et de Liège de 1930 pour lesquelles il dessine le Pavillon du Nitrate de Soude du Chili et édifie en 1932 sa maison personnelle rue Parmentier (n°10, Woluwe-Saint-Pierre). Son travail d'un avant-gardisme mesuré reste mal connu.

L'exposition *Reconstruire!* est accessible à la Médiatine - allée Pierre Levie, 1 (anciennement Chaussée de Stockel, 45) – 1200 Woluwe-Saint-Lambert. Elle est ouverte du jeudi 28 avril (vernissage le 27 avril à 18h30) au dimanche 12 juin, du mercredi au dimanche de 13 à 17h.

Tout renseignement : www.albertmarinus.org – 02.762.62.14



Visites guidées de l'exposition *Reconstruire!*

Le mercredi 18 mai à 14h

Le dimanche 22 mai à 14h

La Mediatine - 1, allée Pierre Levie (anciennement chaussée de Stockel, 45)
1200 Woluwe-Saint-Lambert

Participation aux frais : **inscription obligatoire au 02-762-62-14**

Membres : 6 euros

Seniors et étudiants : 7 euros

Autres : 8 euros



Promenades guidées dans la cité-jardin du Kapelleveld

Le mercredi 2 juin à 14h

Le dimanche 5 juin à 14h

Départ : Coin de l'avenue Emile Vandervelde et l'avenue Albert Dumont – 1200
Woluwe-Saint-Lambert

Les promenades, guidées par Mlle Florence Houssin, donneront l'occasion de pénétrer dans une maison de Huib Hoste. Le public pourra ainsi se rendre compte des volumes intérieurs.

Participation aux frais : **inscription obligatoire au 02-762-62-14**

Membres : 8 euros

Seniors et étudiants : 9 euros

Autres : 10 euros

Schaamte (Honte) au Musée Dr Guislain de Gand

Institution atypique dans le paysage culturel belge puisque sa finalité première est de s'occuper de psychiatrie, le Musée Dr Guislain organise régulièrement des expositions surprenantes et rares. Cette fois, le thème en est la honte. Celle-ci constitue un sentiment désagréable, parfois lourd à porter, que nous éprouvons tous mais que nous préférons taire. Si la honte est universelle, elle possède des causes différentes. L'une d'elles est la transgression aux normes formulées par autrui. Toute société établit en effet des règles auxquelles il faut se conformer. La honte survient lorsque l'on enfreint les usages et les codes et qu'il faut alors assumer ce faux pas.

L'exposition explore plusieurs voies, notamment celle du Paradis, synonyme de vie insouciant. Mais après avoir péché et suivi les conseils du serpent, Adam et Eve éprouvèrent de la honte, de la culpabilité et de la douleur. Intervient alors une autre approche, celle du regard des autres, qui pèse sur ce que nous sommes et sur ce que nous faisons. Le troisième thème, intitulé *Camoufler et Dévoiler*, part de la constatation que la honte connaît de grandes divergences qui sont fonction de l'époque, du lieu et de la culture. Quand différentes cultures entrent en contact, des conceptions contradictoires peuvent se heurter. Si la honte est une émotion individuelle, elle peut également être ressentie de manière collective. Ainsi, comment les Allemands ont-ils appréhendé ce sentiment pour l'avoir éprouvé après la Seconde Guerre mondiale?

Revenant sur la finalité première de l'institution, l'exposition traite aussi de la honte vécue par une personne portant le stigmate de la maladie psychique. Pour nombre de patients souffrant d'un problème de cet ordre, la honte empêche même le processus thérapeutique. Toutes ces pistes sont explorées dans le catalogue et dans les oeuvres présentes.

La manière dont la honte est illustrée dans l'art est stupéfiante par sa richesse et sa diversité. Il s'agit d'un sujet vraiment inépuisable. Parmi les nombreux artistes figurant ici, on peut citer: Chan-tal Akerman, Michaël Borremans, Robert Capa, Berline De Bruyckere, Marcel Duchamp, George Grosz, Paul McCarthy, George Minne, Pablo Picasso, Auguste Rodin, Félicien Rops, entre autres. Tous, par leur regard original, alimentent notre réflexion sur le sujet et nous entraînent dans un parcours imprévu mais riche de découvertes.

L'exposition *Schaamte (Honte)* est ouverte au Musée du Docteur Guislain jusqu'au 29 mai 2016. Elle est accessible du mardi au vendredi de 9h à 17h, et le week-end (samedi et dimanche) de 13 à 17h. L'adresse est Jozf Guislainstraat, 43 à 9000 Gand. Tout renseignement : 09/216.35.95 ou www.museumdrguislainmuseum.be

Pages suivantes :

- Julie Scheurweghs, *The Matter at Hand*, photo, 2012. (Gand, Musée Dr. Guislain, D.R. Julie Scheurweghs)
- Bonnet d'âne, début XX^e siècle, carte postale. (Collection Tammo Schuringa)



mauvais
sujet

ERIE N°10

Mon cher petit Louis = quand tu recevras
cette carte, tu seras de l'espèce de retour de
collège - La rentrée doit pour Lundi matin
St. Sulpice de ne pas avoir fait comme a petit mauvais
sujet -

L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles par Albert Marinus (6)

Il est étrange qu'au milieu de tant de transformations, survive dans ce quartier un théâtre de marionnettes.

Erreur tout d'abord de croire que le théâtre de marionnettes remonte, à Bruxelles, à une lointaine antiquité, à la nuit des temps. Il y eut jadis à Bruxelles, des théâtres ambulants. Ces théâtres en plein air étaient tenus généralement par des Italiens, plantant leurs décors à l'occasion de kermesses ou au hasard d'une tournée. Les teneurs de jeu n'étaient pas des Belges. Les plus vieux théâtres de marionnettes, dans un local fixe et tenu par des compatriotes, remontent tout au plus à la fin du XVIII^e siècle et, à Bruxelles, on n'en connaît pas l'existence certaine avant la révolution de 1830.

Erreur ensuite de croire qu'il n'y eut pas de théâtre de ce genre à Bruxelles autre part que dans le quartier des Marolles. Il y en eut un, tenu par une succession de Dufays, dans le haut de la ville, à l'usage des aristocrates. Les acteurs y pinçaient leur français et le Woltje, notre Tchantchet (sic), se présentait en habit, cravate blanche et chapeau haut de forme. Il a existé bien longtemps.

Erreur encore de croire que le Toone VI actuel, et tous ceux qui l'ont précédé, proviennent d'un ancêtre unique par la voie de filiation. L'ancêtre, le fondateur, vers 1835, s'appelait Antoine, Toone en diminutif familier, et ceux qui reprirent successivement le théâtre, s'appelant Taelmans, Schoonenbourg, dit Jan de Krol, J.-B. Hembrauf, Van Landewyck, conservèrent comme pseudonyme le nom de l'ancêtre, adoptant une numérotation dynastique. Le théâtre de Toone n'est jamais sorti du quartier des Marolles, sinon occasionnellement pour aller donner une représentation à l'étranger. A certain moment, il y eut une dissidence dans la dynastie, et un Toone, dit de Lokrel, à la fin du siècle dernier, tint pendant longtemps, et avec succès, une scène ouverte aux amateurs. D'où lui vint son nom? Du fait qu'il installa ses tréteaux rue de Lokeren.

Erreur toujours de croire que, de 1835 à 1952, le théâtre de Toone a joué sans interruption. Il a fait souvent relâche et des relâches qui durèrent parfois des années, sinon des lustres. Le miracle est qu'il renaquit sans cesse. Ces suspensions successives ne doivent pas être attribuées à un manque de clientèle, à un changement de goût de son public, mais généralement à des expropriations forcées, à la difficulté de trouver de nouveaux locaux appropriés ne nécessitant pas de grands frais. Car le théâtre de marionnettes ne figure pas sur la liste des scènes subventionnées. Pendant un moment, durant la dernière guerre, il fut toutefois soutenu par l'Échevin ayant les spectacles dans ses attributions. Si les vedettes ne touchent pas de cachet, les clients ne sont pas fortunés. Le directeur est un

amateur passionné qui, le jour doit gagner son pain, et ne consacre à son violon d'Ingres que le loisir de ses soirées.

Tandis que les théâtres d'autres villes : Anvers, Gand, Tournai, Mons, et d'ailleurs, sont morts, celui de Bruxelles vit. Il a sa clientèle normale, elle n'est pas nombreuse. La foule ne se presse pas à ses portes, nécessitant un service d'ordre. Sans doute arrive-t-il que des spectacles spéciaux soient organisés en l'honneur d'étrangers, de congressistes, circonstances dans lesquelles les pièces sont un peu censurées, mais la clientèle naturelle se recrute dans le quartier. Le répertoire est constitué de romans de cape et d'épée, celui des anciens livres populaires. On y trouvera des adaptations de romans de Dumas, d'Eugène Sue, de ces drames qui vous poignent les tripes, vous remuent le cerveau et déclenchent des cataractes de larmes. *Pièce en 5 actes, 27 tableaux, 2 duels, 1 enlèvement, 3 assassinats, et 7 sangements à vue*, dit un programme de 1897. Quant au vaudeville, il est préférable de ne point l'aborder, car s'il est impossible de tracer les contours du quartier des Marolles, il est tout autant à ses habitants de tracer une limite à la décence.

Le peuple est fort sensible au naturel. Il n'aime pas les complications. Les subtilités lui échappent. C'est là un des traits du caractère belge, flamand surtout, car le Wallon subit davantage l'influence française et il saisit plus aisément ce qu'on appelle l'esprit. Il n'a cependant pas la finesse du Français. Le Bruxellois, le zinneke du pays, tient des deux. Mais une chose a toujours frappé. Il ne discerne pas rapidement, ni profondément, parfois pas du tout, le sens de l'humour anglais par exemple, la finesse d'un jeu de mots ou de la gauloiserie française. Il tombe vite dans la vulgarité, la trivialité, l'obscénité.

Peut-être pourrait-on trouver un témoignage de cette propension au naturel du Bruxellois dans le style des anciennes fontaines qui alimentaient jadis la ville en eau potable. Il y en avait à tous les carrefours. Combien on doit regretter qu'elles soient disparues! Combien n'y a-t-il pas de villes à l'étranger dont un des agréments se rencontre dans les anciennes fontaines précieusement conservées et entretenues en activité. L'utilitarisme du Bruxellois les a fait disparaître. Insensibilité à l'original, au pittoresque, nul souci de la beauté, nul souci du passé. Le tourisme relevant de l'utilitarisme contemporain, la disparition de ces petits monuments hydrauliques, dont plusieurs étaient à piston, a fait perdre à la ville un attrait particulier. Fontaine des satyres, fontaine des trois pucelles, fontaine du cracheur, et, enfin, le célèbre *Manneken-Pis*. Ces fontaines, le peuple en comprenait le sens. Celles d'aujourd'hui sont des allégories autant dire pour lui des énigmes.

La fontaine des satyres rue Saint-Hubert (devenue Galerie Saint-Hubert) qui reliait le Marché-aux-Herbes à la rue des Bouchers. La fontaine des pucelles était plantée près de l'église Saint-Nicolas, au coin de la rue aux Tripes et de la rue au Beurre. Elle était composée de trois jeunes filles enlacées et l'eau giclait par leurs seins. Elle est citée déjà en 1581. On peut la voir au musée de la Maison du Roi. A l'Exposition de 1935, dans un coin du Vieux-Bruxelles, on en fit une réplique.

La topographie de la ville change, les nécessités de la circulation priment sur les évocations du passé. Il faut s'y soumettre; aussi ne désirons-nous nullement qu'une cité reste figée, mais un tantinet de sensibilité, de la part des habitants et de leurs édiles, aurait incité au déplacement et par le fait même à la conservation de ces édicules. N'a-t-on pas ainsi déplacé la fontaine des comtes d'Egmont et de Horne? N'a-t-on pas de même déplacé la petite laitière? La fontaine du cracheur, le *Spaver*, au coin de la rue des Pierres et de la rue du Marché-au-Charbon, est encore un symbole de cet esprit bruxellois aimant le naturel. L'homme du peuple ne dit pas seulement qu'il crache, mais qu'il rend. C'est mieux, évidemment. L'image est plus saisissante.

Enfin, notre célèbre *Manneken-Pis* n'est-il pas le meilleur représentant de ce goût particulier du peuple pour le tel que c'est? Tout, dans le petit bonhomme, le geste, la pose, l'étalage, est à l'image de cette disposition de caractère à n'admettre, à ne vouloir, à ne comprendre que le naturel, dépouillé de tout accessoire allégorique ou conformiste. De cet esprit, il est le témoignage le plus expressif. Aussi est-il resté à peu près le seul des quelques cent édicules alimentant jadis en eau la population. Expressif au point d'être devenu le palladium de la cité. Au point que, lui, on n'oserait le supprimer. Peut-être même pas le déplacer. Il est un symbole. Il est le *ketje* de Bruxelles tout comme Mons a son *Ropieur*. Le *Ketje*, impudique par innocence ou naïveté? Pensez donc! Il suffit de lire tout ce qu'on a imprimé, de voir toutes les gravures que l'on a faites à son sujet pour être édifié sur le sens que lui donne le peuple bruxellois. Ces images même reflètent le goût d'une crudité sans atour. Aussi voudrions-nous dire une bonne fois ce que nous pensons de ce petit bonhomme. Il est fort ancien. Non pas celui de bronze qui se trouve actuellement au coin de la rue de l'Etuve. La ville l'a commandé à Duquesnoy au XVII^e siècle et il a été posé sur ce socle en 1648. Mais avant lui, il y en avait un autre en pierre dont on a perdu les traits et qui devait dater de plusieurs siècles. Nous pensons que tout ce que l'on a écrit pour expliquer son origine, pour retrouver l'idée mère ou le fait historique ayant conduit à sa création, relève de la légende. Il n'y a pas de fait historique à sa source.

Albert Marinus, "Les plus belles heures du bon peuple de Bruxelles" in *Les belles heures de Bruxelles*, Bruxelles-Paris, Elsevier, 1952.

Devenez membre du Centre Albert Marinus

Soutenez le Centre Albert Marinus en participant aux activités qu'il organise!
La cotisation de membre adhérent donne droit à des réductions pour toutes les activités organisées par notre association.
En outre, les membres de l'association reçoivent pendant un an notre bulletin d'information trimestriel.

Abonnement à la revue uniquement : 6 Euros

Cotisations annuelles :

Membre adhérent habitant la commune : 10 Euros
13 Euros (ménages)

Membre adhérent : 12 Euros
15 Euros (ménages)

Membre de soutien : à partir de 25 Euros

Compte du Centre Albert Marinus a.s.b.l. :

BE90 3100 6151 2032

(Communication : "cotisation ou abonnement 2016")

Notre association et son centre de documentation sont à votre disposition du lundi au vendredi de 9h à 17h, n'hésitez pas à nous contacter!

Centre Albert Marinus a.s.b.l.
Rue de la Charrette, 40 - 1200 Bruxelles
Tél./ Fax : 02-762-62-14
Courriel : info@albertmarinus.org

Ce trimestriel est édité avec le soutien de la Commune de Woluwe-Saint-Lambert, du Service général du patrimoine culturel et des arts plastiques de Fédération Wallonie-Bruxelles et de la Commission communautaire française de la Région de Bruxelles-Capitale. L'éditeur responsable est Daniel Frankignoul (40 rue de la Charrette - 1200 Woluwe-Saint-Lambert).

LE CENTRE ALBERT MARINUS, LE SERVICE CULTURE DE LA COMMUNE DE WOLUWE-SAINT-LAMBERT ET L'ESA LE 73 PRESENTENT
DE CENTRE ALBERT MARINUS, DE DIENST CULTUUR VAN DE GEMEENTE SINT-LAMBRECHTS-WOLUWE EN DE ESA LE 73 VERTONEN

RECONSTRUIRE! HERBOUWEN!



EXPOSITION - 28 AVRIL AU 12 JUNI 2016 - MERCREDI AU DIMANCHE - 13H A 17H - LA MEDIATINE
ALLEE PIERRE LEVIE, 1 - 1200 BRUXELLES - WWW.ALBERTMARINUS.ORG - ENTREE LIBRE

TENTOONSTELLING - 28 APRIL TOT 12 JUNI 2016 - WOENSDAG TOT ZONDAG - 13U TOT 17U - MEDIATINE
PIERRE LEVIEDREEF 1 - 1200 BRUSSEL - WWW.ALBERTMARINUS.ORG - GRATIS TOEGANG



le septantecinq



2014-18
.brussels

visit.brussels

ARTOOS | HAYEZ
communication production house

EECKMAN
art & insurance